

Le libertaire

Administration : HENRI DELECOURT
8, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)
Chèque postal : Delecourt 691-12

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN
123, rue Montmartre Paris (2°)

ABONNEMENTS

| FRANCE | ETRANGER |
|----------------------------------|-------------------|
| Un an 120 fr. | Un an 142 fr. |
| Six mois 60 fr. | Six mois 71 fr. |
| Trois mois 30 fr. | Trois mois 36 fr. |
| Chèque postal : Delecourt 691-12 | |

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

AVEU FORMEL

Piteuse explication

Les anarchistes disent, disent encore, disent toujours que les travailleurs doivent fuir la politique que la peste et considérer les politiciens comme des charlatans et des imposteurs.

Il n'est pas de jour qui, ici ou ailleurs, ne vienne donner raison aux anarchistes et ajouter à la solidité de leur doctrine antigouvernementale.

L'attitude des journaux qui soutiennent la politique de M. Herriot est, à cet égard, on ne peut plus significative.

Que disent les journaux ?

Ceci : « On reproche au démocrate Herriot de n'avoir pas donné satisfaction aux millions d'électeurs qui, le 11 mai dernier, l'ont porté au pouvoir et avaient toute leur confiance dans cet homme d'Etat, dans le parti dont il est le chef incontesté et dans le programme d'améliorations et de justice sociale sur lequel une immense majorité s'était affirmée. »

« Il est exact — hélas ! — que le ministère Herriot n'a pas encore tenu les promesses qu'il a faites, ni réalisé les espérances qu'il a fait concevoir. »

« Mais ce ne sont ni la bonne volonté ni la fermeté qui lui ont fait défaut et s'il n'eût dépendu que de lui de tenir les engagements sacrés qu'il a pris à l'égard de la démocratie française, ce serait chose faite et bien faite. »

« Toutefois, il serait injuste de rendre responsable de ce fait l'homme de la Démocratie, celui que la démocratie soutient et encourage passionnément, parce qu'elle sait avec quelle bonne foi, quel courage, quelle loyauté, avec quelle humanité profonde, il se dévoue à son service. Ce qui est vrai, c'est que le Cartel et le ministère qui en est l'expression, n'ont pu donner au pays les satisfactions qu'ils en attendaient, parce qu'ils ont dû consacrer le principal de leurs efforts à réparer les fautes immenses de la législature antérieure. » (Pierre Bertrand, dans le Quotidien du 11 janvier 1925.)

Voilà qui est parler clair. On trouve dans ce qui précède — et ce n'est pas le langage du seul Quotidien, mais celui de toute la presse gouvernementale — deux choses : 1° un aveu ; 2° une excuse ou, si l'on préfère, une explication.

L'aveu est formel et l'explication piteuse. Donc, de l'aveu même de ses plus ardents et dévoués défenseurs, le ministère Herriot a déçu la confiance de ses partisans et fait faillite à ses solennels engagements.

Une fois de plus nous en tirons la conclusion que, quels qu'ils soient, les hommes politiques et les partis qui arrivent au pouvoir se foutent comme de leur première chemise de leurs promesses et du corps électoral.

Voyons maintenant l'explication qui, au demeurant, n'est que le recours aux circonstances atténuantes.

Elle consiste, pour Herriot, à rejeter sur ses prédécesseurs la responsabilité de son impuissance.

Le « truc » n'est pas nouveau ; il est aussi vieux que le jeu des partis. Il n'en est pas moins d'une lamentable indigence.

Eh quoi ? Voici des gens qui ont dit aux électeurs : « Vous êtes mal gouvernés. Le pouvoir est aux mains d'hommes incapables et malhonnêtes. Aidez-nous à les en déposséder. Nous les remplacerons et tout changera. Les abus et scandales dont, justement, vous vous plaignez, cesseront ; les réformes que vous réclamez vainement seront accomplies, et patati et patata... »

Benêts et confiants, les électeurs ont donné leurs suffrages aux candidats dont les lèvres distillaient le miel de ces alléchantes promesses ; les incapables et malhonnêtes ont été chassés du pouvoir. Celui-ci est échu aux capables et honnêtes du Cartel.

Il y a déjà huit mois de cela. Rien n'est fait et il est désormais certain que rien ne sera fait.

Eh bien ! tenons pour valable l'explication fournie par la presse infodée au ministère Herriot. Faisons au Cartel l'honneur de le croire sur parole et admettons que la réparation des immenses fautes commises par la législature précédente ayant absorbé le principal des efforts du Cartel, pour

cette raison, pour cette unique raison, le Cartel ait été mis dans l'impossibilité de réaliser les réformes promises et impatientement attendues.

J'en tire deux conséquences : 1° Ou bien Herriot et ses amis n'ont pas prévu cette circonstance et, dans ce cas, ce sont des « ganaches », ou bien ils ont prévu l'impossibilité à laquelle ils se heurteraient et, alors, pourquoi n'en ont-ils pas prévenu les électeurs avant le 11 mai, au lieu d'attendre qu'ils soient dans la nécessité d'en faire l'aveu ?

2° Pour une raison ou pour une autre, les gouvernants — les capables et les honnêtes, pas plus que les incapables et les malhonnêtes — ne peuvent jamais faire honneur aux engagements qu'ils ont pris.

Malhonnêteté et incapacité des uns, impuissance des autres, pour l'électeur, le résultat reste le même : « Gros Jean comme devant. »

Tout le monde connaît l'aventure de ce farouche combattant qui gravement annonce qu'il a fait un prisonnier.

Et son sergent de lui dire : « Eh bien ! amène-le ! »

Et le soldat de répondre : « Sergent, je ne puis pas l'amener : il nous tient ! »

« Je ne puis pas l'amener : il me a fait prisonnier le Bloc National. Seulement, quand il s'agit d'annoncer celui-ci et de le réduire à l'impuissance, le ton change et, piteux, le Cartel avoue que la chose est impossible, car c'est le Bloc National qui le tient. »

SEBASTIEN FAURE.

On joue à la baisse !

Le même jour, à quelques heures de distance on nous « tourneboulé » le cerveau en nous prouvant : 1° par une première statistique, que la vie devient de plus en plus chère et qu'une nouvelle hausse a été constatée en décembre ; 2° par une seconde statistique, que les denrées deviennent abordables et qu'on peut se procurer du sucre et du café sans trop vider sa bourse.

Qui trompe-t-on ? Qui dit la vérité ? En réalité, on joue avec le consommateur, comme le chat joue avec la souris, on le berne, on le roule, on lui jette de la poudre aux yeux, on le rendrait fou si l'on pouvait.

Le danger, pour les gouvernants, serait qu'il voie trop clair et qu'il se rende compte exactement de la situation. Dans le royaume des aveugles, les exploités sont rois !

LA TOMBOLA DE LA FETE DU « LIBERTAIRE »

Erratum

Une erreur s'est glissée dans les numéros gagnants. Le premier lot, la bicyclette, est bien le numéro 402 ; mais le deuxième est le numéro 612, au lieu de 412.

LE FAIT DU JOUR

Le nom de cet assassin ?

L'histoire est navrante. Elle dépeint la mentalité des patrons mieux que les plus violentes diatribes.

Jeanne Noguère avait dix-sept ans. Elle était chez un de ces patrons rapaces pour qui aucun sentiment n'existe, hors l'amour du bénéfice. Il la soupçonna de lui avoir pris une paire de bas valant cent sous. Elle protesta de son innocence. Il la chassa impitoyablement.

Elle trouve du travail chez un charcutier de la rue de la Gâtée. Mais son ex-patron vient la relancer, par où il peut la joindre.

Excédée par les menaces de cette brute, craignant de perdre sa nouvelle place, la pauvre fille se jette dans la Seine, au pont de Conflans, à Ivry.

On n'a pas retrouvé son cadavre. Mais dans les objets qu'elle laisse, elle explique sur un carnet le motif de son suicide, et demande pardon à ses parents.

Tel est le drame qui, dans sa simplicité, jette une lumière aveuglante sur la mentalité de certains mercantis. Pour cent sous — en admettant que l'accusation du monsieur soit exacte — ce triste personnage n'a pas hésité à pousser une jeune fille au suicide.

Comme si patrons ou mercantis, tous les jours, ne se rendaient pas coupables d'exploitations plus importantes au détriment des ouvriers ou des consommateurs.

Tout nouveau commentaire serait superflu.

Mais pourquoi ne nous donne-t-on pas le nom de ce personnage ? La loi et la justice ne diront rien à propos de ce crime ! Mais le public des clients aurait son mot à dire, et une bonne action de boycottage à pratiquer.

DEVANT LE CONSEIL DE GUERRE D'ORLEANS

Sadoul est remis en liberté

LA DECLARATION DE L'INGULPE

C'est hier que Sadoul se présentait devant ses juges militaires.

Le commandant, grand commissaire du gouvernement, prend le premier la parole pour demander un supplément d'information, et Sadoul se lève ensuite pour faire une longue déclaration.

« Depuis longtemps, dit-il, j'avais l'intention de revenir en France ; mes amis français et russes m'en ont dissuadé, estimant que la justice militaire française ignorait des choses politiques n'étaient pas qualifiées pour juger une affaire telle que la mienne. »

Sadoul s'engage ensuite à prouver que des faux ont été introduits dans son dossier, qu'aucun original n'y figure, mais seulement des copies.

Le point intéressant de sa déclaration vint ensuite, lorsqu'il aborda la politique guerrière de Lénine et de Trotsky, et les pronostics erronés de M. Noulens. Noulens ne croyait pas à l'avènement d'un gouvernement bolcheviste.

IL LAISSA IGNORER CE FAIT CAPITAL. QUE, DEPUIS LA REVOLUTION DE NOVEMBRE 1917 JUSQU'EN NOVEMBRE 1918, LENINE ET TROTSKY NE CESSERENT DE DEMANDER A LA FRANCE DES RENFORTS MILITAIRES POUR REPRENDRE LA LUTTE CONTRE L'ALLEMAGNE.

C'est ce que nous avions toujours dit, mais nous sommes heureux de voir le capitaine Sadoul prononcer ces paroles. Qu'en dira l'humanité ?

Sadoul conclut sa déclaration en s'écriant : « Mon seul crime, est d'avoir vu clair ! »

Après une courte suspension d'audience, les deux avocats de Sadoul prennent la parole. André Berthon fait remarquer que la France n'a jamais été en état de guerre légale avec la Russie, et que le premier chef d'accusation tombe de lui-même.

M. Flach demande la mise en liberté de son client, et démontre que Sadoul n'ayant pas été touché par l'ordre de rappel, l'accusation de désertion s'effondre de lui-même.

Le conseil de guerre se retire pour délibérer, et revient au bout de vingt-cinq minutes, ordonne un supplément d'enquête et accorde la liberté provisoire à Jacques Sadoul, qui reprendra le train pour Paris dans la soirée.

« Je crois être un bon communiste, un excellent internationaliste, mais je suis d'abord un Français. »

JACQUES SADOUL, devant le conseil de guerre d'Orléans.

On se bat de nouveau en Chine

Nous avons signalé dans le Libertaire d'hier, la nouvelle menace de guerre civile en Chine, par suite du mouvement créé par l'ancien gouverneur du Kiang Sou : Chi Sieh Yuen.

Les télégrammes reçus aujourd'hui annoncent que tous les quartiers indigènes de Shanghai sont maintenant entre ses mains, et que l'on se bat dans la ville.

Toutes les concessions étrangères sont fortement gardées par des fusiliers marins et par des volontaires. Des soldats d'infanterie de marine français ont été également débarqués. Le contraire eût été étonnant.

Le navire anglais « Carlisle », qui se trouvait à Woï Hai Wei, a reçu l'ordre de se diriger sur Shanghai. Voilà qui ne va pas arranger les choses.

En Bretagne, la terre tremble

Depuis quelque temps, l'écorce terrestre a des soubresauts fréquents.

Voici que des grondements sourds, semblant provenir d'un tremblement de terre, ont été perçus à Brest, ce matin, à 6 h. 40.

A une minute d'intervalle, un bruit plus faible a été entendu.

Il y a eu quelques dégâts matériels, mais il n'y a pas eu d'accident de personne.

Le dernier tremblement de terre, à Brest, avait eu lieu le 5 août 1909.

Est-ce que la terre d'Armor va être ébranlée ? Est-ce qu'on va voir danser les menhirs et les dolmens ?

Pavillons inutilisés

On fait tout pour prolonger la crise de l'habitation, qui sévit à l'état aigu.

La ville de Paris a fait construire, à titre d'expérience, quatre pavillons en matériaux légers, rue de Ménilmontant, aux numéros 113 et 115.

Or, les travaux sont terminés depuis plus de deux mois et les pavillons sont encore inhabités.

C'est criminel et inadmissible.

L'AFFAIRE DERVAUX

Une volte-face inexplicable

J'attendis le témoin, chez moi, à l'heure fixée le lendemain. Mais Mme Valette ne parut point. Elle envoya une personne à son service me prévenir qu'elle avait eu un accouchement à opérer dans la nuit, qu'elle avait à retourner chez sa cliente et qu'elle ne pouvait se rendre chez M. Torrès aujourd'hui. Elle me pria de repousser l'entrevue au lendemain, m'assurant qu'elle viendrait.

Rien dans cela ne me parut anormal. L'excuse invoquée était plausible et, malgré un doute sourd qui germait en moi, j'attendis le lendemain, à la même heure, la sage-femme.

Mme Valette se présenta bien le lendemain, mais ce fut pour me signifier son refus catégorique de se rendre auprès de M. Torrès.

Le changement d'avis était d'autant plus sensationnel que, après avoir sollicité, elle-même, la première, une entrevue avec le défenseur de Dervaux, au lendemain du procès, elle avait insisté trois jours pour l'obtenir. Avant l'assurance d'être reçue, elle n'avait, durant quarante-huit heures, manifesté aucun désir de s'y dérober.

Et brusquement, la solliciteuse d'audience se cabre. Elle ne veut plus ce qu'elle avait réclamé quelques jours avant. Elle se fâche même. Elle se plaint d'avoir été attirée dans un traquenard. Or, c'est elle qui m'a demandé, m'ayant fait appeler, de prier M. Torrès de l'entendre.

De quoi, subitement, Mme Valette a-t-elle eu peur ?

Avait-elle donc quelque sujet de crainte ? Manifestement depuis le début de cette affaire, la sage-femme est menée par la crainte.

C'est par peur qu'elle témoigne, par peur qu'elle ne fait appeler, par peur qu'elle demande à voir M. Torrès, et par peur qu'elle le refuse.

Mais de quoi Mme Valette a-t-elle donc peur ?

Quoi qu'il en soit, il ne fallait plus songer à tirer d'elle quoi que ce fût. Nous ne l'essayâmes pas.

Une statistique de la boucherie

Le Bureau International du Travail a fait procéder à une enquête, dirigée par M. Edgar Mihaud, sur le nombre des mobilisés et le total des pertes de vies humaines pendant la guerre de 1914 à 1918.

Le nombre des mobilisés pour l'ensemble des belligérants s'est élevé, en nombre rond, à 70 millions (exactement 69.882.463), dont 15.070.000 pour la Russie, 13.250.000 pour l'Allemagne, 9.000.000 pour l'Autriche-Hongrie, 7.985.000 pour la France, 5.704.000 pour le Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, 5.615.000 pour l'Italie, 4.272.000 pour les Etats-Unis, etc.

Si l'on établit le rapport du nombre des mobilisés au total de la population masculine des différents pays, la France vient au premier rang avec un pourcentage de 40,8 pour cent de mobilisés ; puis, viennent l'Allemagne, 39,6 pour cent ; l'Autriche-Hongrie, 34,6 pour cent ; l'Italie, 31,5 pour cent ; le Royaume-Uni, 24,2 pour cent ; les Etats-Unis, 8,4 pour cent.

La proportion par rapport à la population masculine active, c'est-à-dire à l'exception des enfants et des vieillards incapables de porter les armes ou de travailler utilement à l'économie du pays, donne : pour la France 53,4 pour cent, pour l'Allemagne 64,9 pour cent, pour l'Autriche-Hongrie 55,4 pour cent, pour l'Italie 46,3 pour cent, pour le Royaume-Uni 39,2 pour cent, pour les Etats-Unis 13,2 pour cent.

Pour le total des tués et disparus dans les pays belligérants, l'Allemagne vient en tête avec 2 millions ; puis la Russie, un million 700.000 ; l'Autriche-Hongrie, 1.542.000 ; la France, 1.490.000 ; l'Italie, 750.000 ; le Royaume-Uni, 744.000 ; les Etats-Unis, 65.000.

Par rapport à la population masculine active, la France compte 10,5 pour cent de tués ou disparus, l'Allemagne 9,8 pour cent, l'Autriche-Hongrie 9,5 pour cent, l'Italie 6,2 pour cent, le Royaume-Uni 5,1 pour cent, les Etats-Unis 0,2 pour cent.

La statistique des mutilés fournit les indications suivantes : Allemagne 1.537.000, France 1.500.000, Royaume-Uni 900.000, Italie 800.000, Russie 775.000, Etats-Unis 157.000. Là encore, la France, par rapport à la population masculine active, a supporté les sacrifices les plus considérables avec une proportion de 11,2 pour cent de mutilés, l'Allemagne 7,5 pour cent, le Royaume-Uni 6,6 pour cent et les Etats-Unis 0,5 pour cent.

Il ne manque à cette statistique que de nous faire connaître le nombre et les noms de ceux qui s'enrichissent, dans tous les pays, pendant que les autres se faisaient casser la figure.

Camarade, as-tu pris une action à l'emprunt du « Libertaire » ?

Cette triste aventure était close. Mais pouvions-nous laisser ignorer à l'opinion publique ces faits troublants ? Je ne l'ai pas cru.

La sage-femme ayant refusé le mardi de voir M. Torrès, il n'y avait plus que mon ami et moi qui puissions témoigner du trouble de Mme Valette. Il ne restait d'autre moyen qu'une campagne de presse qui pourrait amener le témoin à sortir de son mutisme. Mais il ne paraît même pas à ce jour que nous ayons réussi.

Quoi qu'on puisse penser des faits rapportés, ils sont étranges et ouvrent les perspectives les plus inquiétantes.

En même temps, cette affaire Dervaux nous paraît être typique des méfaits que peut causer la peur de la loi et, dans ce cas particulier, de la loi néfaste qu'est la loi qui limite la liberté de la maternité.

Rien que de très normal dans cette affaire Dervaux, si la loi en question n'existait pas. L'homme lâche et faible qu'est l'épicière ne s'affolait pas et ne s'ingéniait pas à « maquiller » l'accident de sa femme et ne se donnait pas les apparences du plus odieux des assassins.

Sans cette frousse du gendarme, mué en farouche gardien des utérus français, une personne au témoignage capital ne s'engageait pas dans un dédale d'actes contradictoires. Et notez bien que ces deux personnages du drame se sont d'autant plus affolés qu'ils sont tous deux innocents du crime dont ils ont eu peur qu'on les accuse.

Si cette sage-femme n'était pas la plus « honnête » des sages-femmes au sens bourgeois et légal du mot d'abord, et au sens humain ensuite, elle ne se serait pas jetée elle-même dans ce qu'elle appelle, bien à tort, un traquenard.

L'affaire Dervaux dépasse donc les bornes d'une simple erreur judiciaire, elle attire l'attention sur toutes les atrocités dont doit être tenue responsable la loi, véritable attentat contre les libertés individuelles, dont la première de toutes semble bien devoir être la liberté d'être mère.

J. G.

Le brouillard sur la ville

« Elevez-vous au-dessus de cette couche brumeuse, et vous verrez resplendir un soleil radieux ! »

Sans doute, M. le Fonctionnaire du Bureau Météorologique, mais nous sommes, pour le moment, enfoncés dans la couche brumeuse !

A tel point que, de la place du Combat, nous n'apercevons pas notre Administration et notre Librairie Sociale, et que nous risquons l'écrasement, en voulant contourner un gros filic appuyé contre une palissade !

Quatre tamponnements se sont produits dans la région parisienne, occasionnés par le brouillard.

Le premier s'est produit au Landy, vers 7 h. 40, à huit cents mètres avant le pont de la Révolte.

Le train 406, venant d'Ecouen, après s'être arrêté au signal de la cabine 1, face de l'usine à gaz, reprenait sa marche et avait à peine parcouru une trentaine de mètres lorsque le train 904, venant d'Ermenonville, le tamponna à l'arrière. Le fourgon de queue et un compartiment de wagon de 2^e classe qui le précédait, furent broyés.

Effrayés, les voyageurs indommes descendirent alors sur la voie, et c'est un hasard si un des trains, très fréquents à cette heure, survenant dans cette foule n'a pas occasionné une véritable catastrophe.

A la même heure, un autre tamponnement eut lieu à Saint-Denis. Personne ne fut blessé. Mais, là aussi, les voyageurs eurent l'imprudence de descendre sur la voie.

Sur l'Orléans, à 7 heures, le train de voyageurs 218, parti de Juvisy et qui stationnait à peu de distance de la gare de Choisy, a été tamponné à l'arrière par le train de voyageurs 222.

Neuf personnes, légèrement blessées, ont pu regagner leur domicile.

D'autre part, également à Choisy-le-Roi, le train 163, se dirigeant sur Clichy, a été heurté par une machine. Le trafic a été interrompu pendant trois heures.

Au Kremlin-Bicêtre, deux tramways se sont tamponnés.

Il y a une dizaine de blessés légèrement.

A Chambourcy, non loin de Saint-Germain, sur la route d'Etampes, une auto de tourisme a tamponné une auto de livraison d'un grand magasin parisien.

Le chauffeur de celle-ci, M. Janot, a été sérieusement blessé.

On a trouvé dans le canal de l'Ourog, près du Moulin de Pantin, le cadavre d'une femme inconnue, de cinquante ans environ, portant sur une robe noire un tablier bleu dans les poches duquel se trouvait un aller et retour du Métro pris le matin même à la station Quai de la Rapée.

Quelques heures après on retirait à la hauteur de la rue Ernest-Renan, le cadavre d'un inconnu d'une quarantaine d'années.

On suppose que ces deux malheureux, trompés par le brouillard, sont tombés accidentellement dans le canal.

COMITE DE DEFENSE SOCIALE

Dans l'enfer de Biribi

Le fait que nous allons citer se passe à la discipline du 1er bataillon d'Afrique, au camp de La Gada (Maroc oriental).

Il émane du camarade Boueyrie, ex-disciplinaire. Laissons-lui la parole :

« Le disciplinaire Lesden, se trouvant sous bonne escorte (comme cela se pratique dans ces lieux de souffrance), était de sortie un dimanche de mai 1918. En rentrant au camp, il fut nommé de garde. Sans rien dire, ce camarade prit son poste.

« Au bout d'une demi-heure, le sergent Palier, brute alcoolique, vint le trouver et lui dit de cette façon arrogante qui lui était coutumière : « Je vous donne l'ordre formel de prendre votre faction réglementairement... »

« Lesden, sans mot dire, rectifia la position.

« Quelques instants après, le chaouch revint de nouveau, mais cette fois accompagné du sergent Biaggi, autre brute du même genre, et de nouveau lui réitéra les mêmes ordres. Notre camarade, encore une fois, s'exécuta sans mot dire.

« Mais cela ne faisait pas l'affaire des deux tortionnaires qui savaient que Lesden était sous peu libérable.

« Sans un mot, le sergent Palier tire son revolver et par deux fois tire dans la direction du disciplinaire. Par un hasard, tenant du miracle, Lesden n'est pas atteint, mais affolé il se précipite dans la direction du camp.

« Alors, la seconde brute, le sergent Biaggi, s'élance derrière lui et à bout portant l'atteint de deux autres coups de revolver.

« Nous étions plusieurs témoins présents à cet ignoble assassinat mais nous étions tenus en respect et nous ne pouvions rien faire, que de pousser des cris hostiles contre ces bourreaux.

« Ramassé tout sanglant, notre camarade Lesden, qui donnait encore signe de vie, fut conduit à l'hôpital de Deboud où, grâce à sa constitution robuste, il put guérir, mais quelques jours après il fut traduit, lui qui n'avait rien fait, qui n'avait pas adressé un mot à ses assassins, devant le conseil de guerre d'Oulida, qui le condamna à dix années de travaux forcés.

« Je fus un des principaux témoins du drame, mais on refusa mon témoignage au conseil de guerre, ainsi que celui de nombreux camarades (dont je tiens les noms à la disposition de qui de droit), craignant que devant nos révélations la peine infligée à Lesden ne fût pas assez forte.

« Ce malheureux, toujours au bagne, était marié et père de deux enfants.

« J'appose ci-dessous ma signature et mon adresse pour qui voudrait me démentir.

« Henri EBOUYRIE,
« 9, impasse des Couronnes, Paris. »

Voilà, monsieur le général, encore un tout petit assassinat que nous vous prions de transmettre à vos enquêteurs pour, lorsqu'ils seront dans la direction de ce camp, aider leurs petites informations et voir si un des tortionnaires cités plus haut n'a pas de nouveau, depuis, accompli quelques hauts faits d'armes, auquel cas nous vous demanderions de lui décerner une petite décoration quelconque, accompagnée du crachat des hommes gens.

..

Mais voici une lettre qui émane, comme les autres, d'un ancien disciplinaire, et qui nous conte encore les horreurs des camps, les brutalités des gradés, la rage insouvenable de ces gens qui ne peuvent voir des hommes déjà condamnés à la perte de leur liberté sans que, en surplus, ils ne s'acharnent à les frapper, à voir couler le sang, à les martyriser jusqu'à la mort :

« ...J'ai lu ce matin dans la *Libertaire* la lettre du camarade Mabire. Il a raison. Oui, c'est à nous, qui avons souffert dans ces bagnes, de nous occuper de ceux qui y sont encore, et de faire tout pour les sortir de cet enfer de damnés.

« Tu m'excuseras si je ne m'exprime pas facilement, mon père n'avait pas les moyens de me laisser longtemps à l'école. Arrange cela mieux que moi.

« Mais je donne ma parole que ce que je raconte est la vérité, et comment le sergent-major Armand est passé futeux, au camp de la mort à Zéralda.

« Nous étions montés à Zéralda en juillet 1917, une trentaine de condamnés, avec comme chef-chaouch, le sergent-major Armand. Notre travail consistait à défoncer la terre pour planter de la vigne, travail épuisant, avec comme dans tous les camps une nourriture insuffisante et infecte. Au bout d'un mois nous n'étions plus que dix-huit. Sur les douze partis, trois étaient morts, les autres peuplaient les hôpitaux ou étaient en instance de conseil de guerre.

« Dans ce camp, nous étions privés d'eau pour nos soins de propreté, nous couchions sur le sable sous des marabouts troués, qui étaient pleins de vermine et le « Roi du Désert », comme s'intitulait Armand, ne chômait pas avec son nerf de bœuf ; si la tâche journalière n'était pas faite, la cellule, la crapaudine et la privation du manger et du boire étaient les douces punitions du sinistre bandit. La cellule était un trou dans la terre et, comme les fers manquaient, il les avait remplacés par une longue avec laquelle il nous ligotait comme des crapauds.

« Au mois d'août, vingt autres disciplinaires vinrent nous rejoindre. Parmi eux, coïncidence funeste pour lui, se trouvait un pauvre vieux qui s'appelait aussi Armand. Le jour de son arrivée, le « Roi du Désert » lui avait dit en le menaçant de son nerf de bœuf : « Dans ce camp, il ne doit pas y avoir deux Armand. »

« Alors commença pour ce malheureux une véritable vie d'enfer. Chaque jour, pour les motifs les plus futiles, il était frappé, bastonné, mis en cellule ou à la crapaudine, avec privation de sa gamelle. Il resta quatre jours entiers sans nourriture, sans une goutte d'eau, par une chaleur torride. Quelques semaines après, un soir, après une terrible journée où il fut frappé jusqu'au sang on le trouva mort dans son trou.

« Un autre, nommé Marchal, un tout jeune homme, qui n'avait pas voulu se prêter à ses fantaisies de sadique, subit pendant cinq jours un supplice inimaginable.

privé pendant tout ce temps de nourriture. Au midi du cinquième jour, le petit lui donna mandat grâce, pleurant, criant, suppliant son bourreau de lui donner à manger et à boire.

« Armand lui tendit alors un quart que Marchal, croyant plein d'eau, but avec avidité. Le quart contenait en entier de l'ipéca. Le soir, le pauvre petit qui poussait des cris affreux était mort. Le sang lui sortait par le bas et par la bouche.

« Voilà, camarades, deux assassinats commis sous mes yeux, par le sergent-major Armand, qui commandait le camp de Zéralda. Je pourrais vous donner les noms d'autres témoins de ces faits.

« Pour ma part, j'avais eu un abcès extérieur, et la saleté était entrée dedans. Il refusa de me soigner, mais un jour il vint avec un chiffon sale qu'il avait trempé dans du sel. Quelle souffrance j'ai endurée, et comme cela s'était envenimé il m'expédia à l'hôpital de Douéra.

« Camarades, oui c'est un bon moyen, il faut que nous racontions tous ce que nous avons vu dans ces bagnes, ne les laissons plus souffrir. Trop longtemps nous avons aboyé, ils nous faut mordre maintenant !

« PIERRE PROUVIER,
« 17, avenue Sainte-Foy,
« Neuilly-sur-Seine. »

Si les enquêteurs du ministre de la guerre manquent de renseignements, en voilà. Mais ne nous étonnons pas si ces Messieurs trouvent que tout est parfait dans les camps de la mort. Ils n'ont pas d'amis ni d'enfants dans ces bagnes, et ils préfèrent serrer la main des assassins comme Palier et Armand, que celles des honnêtes gens et des malheureux comme Boueyrie et Prouvier. Leur mentalité n'est pas la nôtre, et ce n'est pas d'eux que nous devons attendre un heureux dénouement.

Mise au point

Camarade rédacteur,

A la suite des articles « A bas Biribi » parus dans le *Libertaire* de décembre, articles entièrement faux, le citoyen Pavés dont le nom figurait au bas de ces articles, m'accuse d'en être l'auteur. Je sais pourquoi.

Chassé du Groupe des Amis de la Vie Ouvrière et du Parti communiste, faisant par trop « abus » du bon beaujolais dont la nature a doué notre climat, nous avons compris que le citoyen Pavés n'était qu'un « rigolo » dont tout le monde se servait comme une « tête de turc ».

Aussi je ne m'étonne pas qu'il m'accuse d'une si grossière imbécillité, car je crois que l'imbécile est à l'Union socialiste-communiste.

Reçois, camarade rédacteur, mon salut fraternel.

CL. DURAND,
Membre du Parti Communiste
(Fédération du Rhône)

N. D. L. R. — Par impartialité, nous publions cette mise au point, mais nous arrêtons là cette discussion. Autrement on pourrait dire que les questions de personnalité passent avant le but poursuivi : la disparition de Biribi !

Ils nous prennent pour des enfants...

...Ou des imbéciles, quand ils nous content leurs histoires à dormir debout, que l'âme de l'homme est immortelle ! Or, il ne peut y avoir d'immortel que ce qui n'est jamais né, c'est-à-dire l'infini... ce vide immense dans lequel roulent toutes les planètes !

Et les planètes elles-mêmes ne sont pas immortelles ; elles disparaîtront un jour, y compris leur reine : le soleil ! Et alors, il ne restera plus que le vide, l'infini !

Tout ce qui a commencé finira. L'homme a eu un commencement, il aura une fin. L'âme de l'homme, qui n'est en somme rien autre chose que sa pensée, son intelligence, cette pauvre chose, souvent noire et crapuleuse, serait-elle un infini qui n'a jamais eu de commencement ? Allons donc ! Fini le temps des esprits simples, ou messieurs les curés font croire à Dieu distributeur d'âmes !

Voyez-vous ce Dieu habitant un paradis situé dans l'espace et qui, prenant une âme dans sa main, la lancerait à travers l'infini, en disant :

« Je te donne un corps pour une soixantaine d'années ; va sur la terre et sois un homme ! A ta mort (pardon, à la mort de ta chair) il te faut de conserver ta couleur blanche indispensable pour que tu retrouves le chemin du paradis ! »

Allons donc ! Nous ne sommes pas des imbéciles, nous savons bien qu'une fois mort, nous ne serons plus que des charognes ! Et c'est pour cette raison que nous voulons vivre notre vie sur la terre et que nous ne voulons pas engraisser ces parasites qui, comme les poux, nous sucent le sang et vivent de nous ! — Mais tout ce que nous en dirons restera vains propos, jusqu'au jour de la Révolution !

Maurice BEAUDIMENT.

Comme dans la chanson

Vous vous souvenez de la chanson : « C'étaient deux amants, qu'avaient pas beaucoup de galette » et de la conclusion en la personne des flics qui les arrêtaient sur le banc où ils s'embrassaient ?

Or, à Béziers, ce ne sont même pas deux amants que le chef de la Sûreté Valentin arrête sur un banc : c'est une jeune fille et un jeune homme qui se sont rencontrés là tout à fait par hasard et à qui il se permet de demander leurs papiers, à une heure un quart de l'après-midi...

Ils prenaient le soleil au lieu dit « place Jean-Jaurès », sans penser à mal, lorsque ce Valentin, flic sans pitié, survient et les interpelle grossièrement.

Mais le plus fort, c'est qu'il les oblige à se lever et à partir, les menaçant de ses foudres.

L'arbitraire policier n'a pas de limites et il n'y a que quelques bonnes leçons qui puissent mettre les flics à la raison !

Avec le Peuple tout entier !

Il faut déraciner cette théorie fautive, ce manœuvrier social qu'on appelle « lutte de classes », et qui empoisonne tout le mouvement ouvrier depuis son origine.

Il n'y a pas de classes. Il y a, d'un côté, le capital exploitateur, de l'autre, le peuple tout entier !

Les libertaires ne sont pas faits pour aider telle ou telle catégorie d'artisans techniques qui veulent relever d'un franc ou de deux francs leur salaire journalier.

Les libertaires sont avec le peuple, avec la confédération générale des douleurs, des misères et des injustices, avec l'immense armée de ceux qui souffrent toujours, en dépit des succès individuels de telle ou telle corporation, de tel ou tel syndicat !

Avec le peuple tout entier, c'est-à-dire avec le trimardeur, avec le manœuvre, avec l'apprenti, avec l'ouvrier, avec l'employé isolé, avec le commerçant ruiné, avec l'intellectuel rejeté de partout, avec le commis, avec la fille de salle, avec le concierge exploité, avec le poète brimé, avec le chômeur découragé, avec tous les flots sociaux, avec tous les réfractaires, avec tous ceux qui lèvent leurs poings désespérés dans une supplication de révolte !

Il ne s'agit pas, pour les libertaires, d'aider à la création d'une nouvelle bourgeoisie destinée à remplacer les dirigeants pourris et débauchés que le monde moderne balaye.

Il s'agit d'instaurer un monde nouveau plus juste et plus humain, un bonheur qui soit le bonheur de tous, un bonheur sans amertume, vivant, tangible, réel !

Foin des chapelles et des coteries ! Assez de discussions stériles et des personnalités vaines !

Les conciles, les consistoires, les sermons, les palabres, les coups d'épingle et les poches de fiel, laissons-les à l'Église apostolique et romaine ou aux huguenots discutant un texte de la bible !

Nous sommes des hommes libres sur une terre que nous voulons libérer ! Autour de nous sont des frères, des camarades, des copains qui ont le droit de manger le même beurre sur le même pain que nous ! S'ils n'ont pas l'art de savoir pianoter sur une machine perfectionnée ou de savoir presser un bouton électrique, ils n'en ont pas moins de pauvres mains travailleuses, de pauvres forces usées, de pauvres heures sans loisir, de pauvres enfants qui pleurent, de pauvres femmes courbées, une pauvre existence qu'il faut orner de quelques fleurs et de quelques joies !

Il faut penser à ceci : quand nous réclamons deux ronds d'augmentation, il est urgent et nécessaire que cette revendication produise aussi deux ronds d'augmentation pour eux tous !

Si notre sort est meilleur, si nous pouvons boire du vin et bouffer de la viande, aller au ciné, offrir des douceurs à notre compagne, il ne faut pas que, à côté de nous, il y ait des parias aux salaires inférieurs, des sans-travail sans domicile, des femmes poussées à la prostitution, des enfants jetés dans le gouffre noir de l'Assistance !

La société est devenue un chaos. Une sorte de secousse sismique sociale a jeté de-ci, de-là, ceux qui se trouvaient aux différents échelons de la fortune et du bonheur. Il y a de nouveaux pauvres, de nouveaux parias, de nouveaux exploités, comme il y a de nouveaux riches et de nouveaux exploités !

Nous serons avec le peuple tout entier de ceux qui geignent dans l'ergastule capitaliste !

Contre le corporatisme étroit, qui est une forme du nationalisme et du fascisme, qui rejette les troupes fraîches du Valois de l'A. F. et les brisards sans vergogne de la rue La Fayette, nous dresserons les *Fédérés du Travail*, les insurgés de la misère et de la douleur, les révoltés sans patrie et sans culte, dont le cœur est brisé par la vie, mais dont les bras sont forts, et qui ont le coup d'œil juste pour viser au bon endroit la Société des Mercantis et des Financiers !

Avec le peuple tout entier, pour vaincre ou pour mourir, nous tenterons l'assaut de la féodalité moderne, hypocrite, basement matérialiste, vagabonde comme un billet de banque, anonyme lâchement, et qu'il faut saisir avec des armes scientifiques, par une organisation rationnelle, avec une inexorable ténacité !

Avec le peuple tout entier, depuis la porte le grand-mère aux genoux brisés qui voit le linéaire de la famille, du labeur à la maison, jusqu'au petit gars qu'on attelle comme une bête pour transporter de lourds raquets, depuis le carrier ruisselant de sueur, jusqu'au laveur de vaisselle des grands restaurants, depuis l'esclave le plus enchaîné jusqu'au technicien le plus libre, nous voulons faire sauter les fondements d'un monde cruel, injuste, bâti sur le crime social !

Guy SAINT-FAL.

GROUPE DE BOULOGNE-BILLANCOURT

Vendredi 16 janvier, à 21 heures

Salle de la Mairie, rue de Billancourt

Conférence contradictoire

par Guy SAINT-FAL

Sujet traité :

LA FAILLITE DE LA RELIGION

Les honnêtes gens

Il faisait froid, quel froid ! J'errais tristement en quête de quelque chose lundi vers quatre heures, rue Washington.

Soudain, devant moi, sur le sol, là, une montre en or... Trop tard ! les bourgeois passaient par là.

Elle, revêtue d'une riche fourrure, lui, la vêtue d'un millionnaire...

La femme eut un geste vif, la montre fut absorbée par une main fine...

Puis elle pâlit, il y avait un témoin, qu'allait-il faire...

Un agent, à dix pas, se promenait l'air tranquille, aspirant à la chaleur du poste...

Il passa, le témoin, sans un mot, sans une envie, sans une haine, il avait faim, mais son âme était sereine...

Pas de chance, pensait-il...

K. X.

Une leçon

Nous avons encore présent à la mémoire le crime de ce « capitaine » qui logea cinq balles dans la peau de son concierge, celui-ci ayant eu le tort de venir lui réclamer l'argent que ce noble capitaine avait eu la bonté de bien vouloir lui emprunter !

Pour la « forme » il passa devant un « conseil de guerre », qui l'acquitta haut la main. L'histoire ne nous dit pas, mais laisse à penser qu'il reçut son quatrième galon pour son exploit de bon tireur. Mais sûrement il dut avoir pour le moins les félicitations de ses supérieurs et les congratulations de ses parents, sa victime ayant été mise knock-out définitivement au premier round !

Hier, un autre « capitaine » passait, lui, devant un « tribunal civil » et voici les termes dont on s'est servi pour relater la tentative d'assassinat dont il fut le glorieux héros :

« Le capitaine Brottel, ce vétéran des guerres coloniales qui, le 19 novembre dernier, rue Alexandre-Cabanel, blessa d'un coup de revolver un ventrisme sa locataire, Mlle Marinette Jacquot, a été jugé hier par la 10^e chambre.

« Ce geste, qui faillit être meurtrier, était dû à une minute d'irritation causée par une discussion d'intérêts.

« Le capitaine, qui compte vingt-cinq campagnes et est décoré avec la Légion d'honneur de trente-six médailles, a obtenu, après plaidoirie de M^e Campinchi, le bénéfice du sursis pour les huit mois de prison prononcés contre lui.

De ces deux faits, deux leçons d'abord s'en dégagent :

La première, un capitaine tue, passe devant un conseil de guerre : acquitté.

La deuxième, un autre capitaine blesse grièvement, mais passe devant un tribunal civil : huit mois de prison avec sursis.

Et une troisième leçon qui provient des deux premières : un jeune homme, presque un enfant, mais civil, sans aucun grade, tire en l'air un coup de revolver comme geste de protestation vis-à-vis de la haute clique qui brime et égorge le pauvre monde. Traduit devant un tribunal civil : cinq ans de réclusion.

Voudrait-on nous faire regretter que notre pauvre Bouvet n'ait pas eu les capacités du premier capitaine, qui lui, entraîné au maniement des armes, fait mouche à chaque coup ? Et il est probable que c'est pour cette seule et simple raison qu'il se meurt actuellement à l'infirmerie de la prison de Fontevault.

De son côté, notre très honoré et si sympathique Herriot voyant chaque jour s'agiter de plus en plus Millerand le dégoûté, veut peut-être se venger du malade qui n'a pas su lui assurer une quiétude plus grande.

Tout jusqu'aujourd'hui nous fait supposer que nous avons raison et jusqu'à preuve du contraire ça sera notre conviction.

M. THEUREAU

Nationalisme suraigu

A Constantinople, quand on a la fièvre nationaliste, on marque vite quarante degrés !

Cette maladie vient de se révéler par l'information suivante : « Tous les membres du Parlement, les maires, les instituteurs, les policiers, tous les employés du gouvernement, devront à l'avenir s'habiller exclusivement au moyen de vêtements fabriqués en Turquie. »

C'est une nouvelle loi. Elle est l'expression d'un état d'esprit protectionniste qui confine à la démence. Ce nationalisme suraigu va même jusqu'à exiger que, d'ici trois mois, les personnes désignées devront porter un cachet attestant que leurs vêtements sont bien d'origine turque.

En somme, ces malheureux devront être Turcs des pieds à la tête. On en arrivera à les marquer même sur la peau, comme du bétail.

Nationalisme est synonyme d'esclavage !

L'enfant avide de savoir

— Papa, que sont ces bâtiments ?

— C'est une tuilerie, mon enfant.

— A qui appartient-elle, papa ?

— A moi, mon enfant.

— Tous ces grands tas sont-ils à toi, papa ?

— Oui, chaque brique est ma propriété.

— Ah ! Cela a dû être long pour faire toutes ces briques. Les as-tu faites tout seul ?

— Non, les hommes qui travaillent là les ont faites pour moi.

— Les hommes t'appartiennent-ils aussi ?

— Non, mon enfant, ce sont des hommes libres. Personne ne peut posséder d'autres hommes, sinon ce seraient des esclaves.

— Qu'est-ce qu'un esclave, papa ?

— Un esclave, mon enfant, c'est un homme qui, toute sa vie durant, doit travailler pour un autre et qui reçoit seulement en échange la nourriture et les vêtements.

— Pourquoi alors ces hommes travaillent-ils si fort ? Est-ce que cela leur fait plaisir de pousser de si lourdes brouettes ?

— Je ne crois pas que cela leur fasse plaisir, mais s'ils ne travaillaient pas, ils n'auraient pas à manger.

— Ces hommes sont-ils riches, papa ?

— Oh non ! ils ne sont pas riches.

— Ont-ils aussi des chevaux et de chauds habits et vont-ils aussi à la mer quand il fait trop chaud ici ?

— Non, car ils doivent beaucoup travailler pour pouvoir vivre.

— Qu'est-ce que ça veut dire : « Pour pouvoir vivre » ?

— C'est qu'ils doivent travailler pour gagner de l'argent pour le boire et le manger, l'habillement et le logement.

— Alors, ces hommes sont-ils mieux que des esclaves ?

— Bien sûr, mon enfant, ce sont des hommes libres qui ne sont pas obligés de travailler pour moi, s'ils ne le veulent pas. Ils peuvent s'en aller si cela leur passe par la tête.

— Et s'ils s'en vont, n'ont-ils plus besoin de travailler ?

— Si, naturellement, il faut qu'ils travaillent chez un autre.

— Et chez les autres obtiennent-ils plus que ce qu'il leur faut pour vivre ?

— Je ne le crois pas.

— Comment alors ces hommes sont-ils mieux que des esclaves ?

— Parce qu'ils sont libres et qu'ils ont une volonté qui leur est propre.

— Lui donnes-tu quelque chose, si l'un d'eux te quitte ?

— Non, pas le moins du monde. Il faut seulement que j'en trouve un autre pour le remplacer, et j'en trouve toujours, quand je veux.

— Alors, tu n'as pas autant besoin de l'inquiéter d'eux que s'ils étaient tes esclaves ?

— Non, c'est ainsi.

— Dis-moi un peu, papa, pourquoi cela vaut-il mieux pour eux, que les hommes soient libres ?

— Ne me pose donc pas des questions si naïves, voyons, mon enfant.

— Avec quo' sont faites les briques, papa ?

— Avec de l'argile, mon enfant.

— As-tu fait l'argile ?

— Non, c'est Dieu qui l'a faite,

— Dieu l'a-t-il faite pour toi ?

— Non, je l'ai achetée.

— A Dieu ?

— Non, à un homme.

— Et cet homme, l'a-t-il achetée à Dieu ?

— Non, naturellement ; je pense qu'il l'a aussi achetée à un autre homme.

— Et le premier homme à qui on achète de l'argile, l'a-t-il achetée à Dieu ?

— Non, je ne le crois pas.

— Comment l'a-t-il eu, alors ?

— Et si les travailleurs s'en emparaient maintenant, l'argile deviendrait alors leur propriété ?

— Laisse-moi tranquille avec tes questions naïves.

Otto RUHLE.

(De « Junge Menschen » — Jeunes Gens — Revue Mensuelle de Hambourg, octobre 1924. Traduction Marcel Wullens.)

GROUPE ANARCHISTE DU XI^e

Demain, 14 janvier, boulevard Voltaire, 195

GRANDE CONFÉRENCE

sur

LES BAGNES D'ENFANTS

par

Louis LOREAL et CORDOIN

Nos échos

Deux augures.

Le guignol parlementaire s'ouvre aujourd'hui. Tous les mauvais garçons du suffrage universel vont être à leurs bancs, pour jouer des coups de latons échangés.

Au Sénat, la première représentation va être présidée par le vieux Gnafron Méline, toujours plus vieux, toujours plus inodore. A la Chambre, le lever de rideau va voir apparaître son éminence radicalement médicale, le docteur Pinard.

A travers le Monde

ALLEMAGNE

LES HABITANTS DE COLOGNE PROTESTENT CONTRE L'OCCUPATION

Les habitants de Cologne ont élevé de véhémentes protestations contre la prolongation de l'occupation britannique, au cours des six meetings organisés, les autorités anglaises n'ayant pas autorisé une réunion unique.

Les divers orateurs déclarèrent que l'Allemagne avait perdu confiance dans la bonne volonté des alliés, et que le maintien de l'occupation de Cologne et de la Ruhr constituait un véritable crime que l'opinion mondiale devrait flétrir.

D'autre part, une grande manifestation avait été organisée avant-hier soir dans le grand amphithéâtre de l'Université de Berlin, également pour protester contre le maintien de l'occupation.

Peut-on s'étonner de ces protestations lorsque l'on considère l'attitude politique des alliés ? Ils devaient évacuer la Ruhr au début de janvier, et voilà que maintenant ça a changé, les troupes resteront là-bas. Les capitalistes allemands vont avoir la partie belle pour prêcher le nationalisme et la haine des peuples, et préparer la guerre future.

ANGLETERRE

UN AEROPLANE S'ECRASE SUR LE SOL

Un aéroplane est venu s'écraser hier matin sur le sol près de Chester. Par un hasard miraculeux, le pilote n'a été que légèrement blessé.

PROCHAINE GREVE DE MINEURS

La rapacité des capitalistes ne connaît plus de bornes, mais les ouvriers ne se laissent pas faire. Heureusement.

Les mineurs du Derbyshire viennent de rejeter la demande des propriétaires de réduire les salaires de 7 0/0.

Des avis seront remis aux intéressés, et si le patronat persiste dans ses prétentions la grève commencera le 27 janvier.

Le nombre des mineurs affectés sera de 20.000, mais sans aucun doute 25.000 autres se joindront au mouvement.

M. S. Cook, président de la Fédération des Mineurs, déclarait hier que les mineurs se trouvaient en présence de la crise la plus grave dans l'histoire de leur organisation, et que la nationalisation était le seul remède à la ruine qui menace l'industrie houillère en Grande-Bretagne.

CANADA

LES TRAVAILLISTES ET LA MONARCHIE

Mme Snowden, femme de l'ancien chancelier de l'Echiquier dans le cabinet de Mac Donald, fait une tournée de conférences au Canada.

Comme on l'interrogeait sur ses sentiments à l'égard de la Monarchie, la conférencière déclara :

« La classe ouvrière anglaise est reconnaissante à la Cour de Saint-James pour la courtoisie et la franchise avec lesquelles elle a traité les travaillistes quand ceux-ci ont été au pouvoir. Pour tant est que le Labour Party soit intéressé dans la question de la famille royale, on peut dire qu'il n'y a aucun doute que le trône d'Angleterre repose sur des assises inébranlables. »

Nous savions déjà que la royauté n'avait rien à craindre des socialistes. A. Thomas l'ayant déclaré à plusieurs reprises. Mais comment nos travaillistes peuvent-ils accorder leurs principes avec les principes monarchistes ?

Il est vrai qu'aujourd'hui, le socialisme se prépare à toutes les sauces.

EGYPTE

UNE MANIFESTATION EN FAVEUR DE ZAGHLOUL PACHA

Plus de trois cents étudiants de l'école d'ingénieurs de Dar-el-Alum ont manifesté dans la cour de la maison de Zaghloul Pacha. L'ex-premier ministre, qui avait l'air malade, a recommandé aux étudiants de retourner à leurs études et de s'y appliquer car, ajouta-t-il, « vous êtes mon armée et je veux que mes soldats soient bien instruits ».

Un fort détachement de la police égyptienne, commandé par des officiers anglais,

assurait le service d'ordre devant la maison et la manifestation se déroula sans incident fâcheux.

Dans les cercles autorisés, on assure que le gouvernement, soudoyé par l'empire britannique, a l'intention d'interdire ces manifestations presque quotidiennes devant la maison de Zaghloul Pacha.

ÉTATS-UNIS

LA SUCCESSION DE M. HUGHES

Le poste de secrétaire d'Etat que vient d'abandonner M. Hughes a été confié, par le président Coolidge, à M. Kellogg, ambassadeur des Etats-Unis à Londres.

La grande presse américaine semble hostile au nouveau secrétaire d'Etat, déclarant que c'est un homme d'Etat de second ordre, incapable de conduire la politique étrangère d'un grand pays.

Pour le *New-York Times*, la nomination de M. Kellogg n'est que temporaire, étant donné l'âge avancé du nouveau secrétaire d'Etat et son mauvais état de santé qui, de toute façon, l'aurait obligé à abandonner l'ambassade de Londres.

« La seule conclusion à laquelle on puisse arriver, dit ce journal, est que M. Coolidge a résolu d'être son propre secrétaire d'Etat. »

ITALIE

LES RESOLUTIONS DE MUSSOLINI

Le Conseil des ministres, au cours de sa réunion de ce matin, a approuvé un projet de loi qui oblige toutes les associations et tous les instituts existant dans le royaume à communiquer à la Sûreté générale leurs constitutions, leurs statuts, leurs règlements et coutumes intérieurs, enfin, la liste de leurs membres.

Réformes

Au cours du même Conseil, il a été décidé que le gouvernement présentera à la Chambre deux projets de loi.

Le premier a pour objet d'autoriser le gouvernement à modifier la loi concernant la sûreté publique. Le deuxième projet est destiné à autoriser le gouvernement à amender le Code pénal, la procédure et le Code civil.

Démission

On annonce la démission du sous-secrétaire d'Etat aux Travaux publics, M. Scialoja, qui sera remplacé par le député Potrillo.

BELGIQUE

COLLISION DE TRAINS

Bruxelles, 12 janvier. — Ce matin, à Lanberbrugge, près de Gand sur la ligne de Gand à Terneuzen, par suite du brouillard, un train de voyageurs est entré en collision avec un train de marchandises. Un fourgon et deux voitures de 3^e classe du train de voyageurs ont été réduits en miettes. Une vingtaine de voyageurs ont été blessés, dont deux très grièvement.

LEURS DIVIDENDES

— A Saint-Clair-du-Rhône (Isère), un ouvrier de l'usine de produits chimiques Progil, M. Marius Chalze, âgé de 36 ans, en voulant jager un bac contenant deux mille litres d'acide sulfurique, après avoir enlevé le couvercle de la cuve, tomba comme foudroyé par les émanations corrosives qui s'en dégagèrent. Tous les efforts du médecin, mandé en hâte, pour ramener le malheureux, restèrent sans résultat.

— Le riveur Auguste Samper, 52 ans, travaillant dans un chantier de construction de navires, sur un échafaudage de quinze mètres, a glissé et s'est écrasé sur le sol. Etat désespéré.

— Un ouvrier carrier du nom de Annibal, 34 ans, a été pris par un éboulement, aux carrières du Chambon (Corrèze) et a été tué sur le coup.

— Aux ardoisières d'Allasac (Corrèze), un bloc de schiste tombe sur la tête de l'ouvrier Chastanet et le tue.

En peu de lignes...

Philémon tue Baucis

Un septuagénaire nommé Merle, ancien menuisier, vivait depuis de longues années 176, rue de Charonne, avec son amie, Marie Huguet, 63 ans.

Que se passa-t-il entre les deux vieux, l'autre soir après avoir mangé la moitié d'une galette des Rois, dont l'autre moitié fut retrouvée sur la table ? Plusieurs coups de revolver retentirent soudain. Merle avait tiré sur Marie Huguet qui mourut pendant son transport à l'hôpital. Merle dut être ligoté dans sa chambre où il s'était barricadé avant d'être arrêté.

Le meurtrier n'a pas voulu révéler les motifs de son acte.

Un blessé mystérieux au bois

On a trouvé, hier matin, vers 3 h. 15, non loin de la porte Maillot, un homme gisant dans une flaque de sang, le crâne fracturé. C'est un ouvrier de 51 ans, demeurant 19 bis, rue Raymond-du-Temple, à Vincennes.

Le filc encaisse

En procédant sur la route aux constatations d'un accident d'automobile qui venait de se produire au carrefour de Montreuil, à Versailles, l'agent Charles Roger a été violemment serré entre deux autos qui passaient au même instant. Il est grièvement blessé.

Heureux Colomer !

Au moment où, pendant le déjeuner, chez un interprète des usines Schneider au Creusot, M. Colomer, un plat de moules était servi sur la table familiale, une des filles de l'intervalle trouva dans un mollusque une magnifique perle qui, sur estimation d'un bijoutier voisin, a été évaluée à 2.000 francs.

Découverte d'une habitation troglodytique

A Annemasse (Haute-Savoie), MM. Duvernoy, Herlig et Feller, membres des sociétés géographiques, ont exploré la « Grotte infernale » où ils ont trouvé de nombreux objets en silex. Les trouvailles ont permis d'établir que la grotte en question, bien connue des géologues et des touristes, constituait anciennement une habitation troglodytique.

Deux forains tués par un train

Louis Chervier, 35 ans, et la veuve Duré, marchands forains à Moulins, traversaient la voie ferrée en gare de Souvigny, quand ils ont été tamponnés par un train qui devait les ramener à leur domicile. Tous deux ont été tués sur le coup.

Les chauffards

Paris, 12 janvier. — Le tribunal de première instance de Bayonne avait condamné à huit mois de prison et 1.000 francs d'amende d'automobiliste Elie Barde, inculpé d'homicide involontaire et du délit de fuite. Sur appel, la cour de Pau a maintenu l'amende, mais a élevé à un an la peine d'emprisonnement.

Dans un ravin

Annecy, 12 janvier. — A Névrez (Haute-Savoie), la famille de M. Jérémy Morel cultivateur, âgé de 42 ans, inquiète de ne pas voir rentrer celui-ci, qui était parti depuis plusieurs jours pour Péternes, prévenait ces jours derniers la gendarmerie. Les gendarmes, aidés d'une équipe de dévoués habitants de la région, ont fouillé les ravins avoisinants, et près d'un torrent qui se jette dans la Dranse ont découvert au pied d'une falaise le corps, affreusement mutilé, du cultivateur.

On suppose que M. Morel, en regagnant nuitamment son domicile, se sera égaré en suivant un sentier dangereux qui bordait le précipice.

Tombé d'un ascenseur

Metz, 12 janvier. — M. Israël Mortier, en traitement à l'hôpital de Sainte-Blancine, voulut regagner sa chambre, au troisième étage, en se servant de l'ascenseur. La porte de l'appareil s'étant ouverte, le malheureux tomba du premier étage dans le vide. Il a été mortellement blessé.

Entre amis

Poissos, 12 janvier. — Les deux amis Pierre Reguillon et Malcoiffé, buvaient ensemble lorsque, soudain, ils se querellèrent pour un motif futile. Tous deux sortirent du débit, près de Bory-le-Sec. Malcoiffé fit rapidement tomber à terre Reguillon et lui mit un genou sur la poitrine mais ce dernier parvint à se dégager et planta son couteau dans le cœur de Malcoiffé.

Inquiets sur l'issue de la querelle, des camarades sortirent du débit et frappèrent à coups de bâton le meurtrier qu'ils par-

vinrent à désarmer. Reguillon rentra chez lui, tandis qu'on emportait sa victime. Il a été arrêté.

On arrête

Vesoul, 12 janvier. — La gendarmerie a arrêté, à Champlitte, le nommé Henri Millet, 41 ans, soupçonné d'être l'auteur de l'assassinat de Coré (Haute-Marne), de Mme veuve Blanchard, une vieille femme de 80 ans.

200.000 francs de détournements

Nantes, 12 janvier. — René Desnoyers, 23 ans, représentant de commerce, recherché pour détournement d'une somme de 200.000 francs au préjudice d'une maison de fourrures parisienne, a été arrêté à Saint-Nazaire. Il conteste l'importance des détournements qui lui sont reprochés.

Des cambrieurs se font prendre

Amiens, 12 janvier. — M. Toussart Ernest, comptable à Amiens, boulevard de Chateaudun, rentrant de voyage avec sa famille, surprit trois cambrieurs dévalisant son habitation. Abandonnant le coffre-fort auquel ils venaient de s'attaquer, les trois voleurs tentèrent de fuir.

M. Toussart et son gendre saisirent ensemble l'un des inconnus, qui sortit son couteau, mais fut désarmé.

Un autre cambrieur voulut tirer des coups de revolver, mais son arme s'enraya. Après une lutte acharnée, deux des cambrieurs purent fuir, mais le troisième, terrassé, fut remis à la police.

Les trois voleurs, qui étaient vêtus correctement, paraissent être venus de Paris pour leur opération. Celui qui est arrêté dit s'appeler Fragnot Antonin-Joseph, 40 ans, s'occupe autogène, 114, rue Oberkampf, à Paris. La presque totalité du vol (15.000 francs de bijoux et 7.000 francs de numéraire) fut retrouvée sur lui, ainsi que les outils des cambrieurs.

Quoique pincé en flagrant délit, Fragnot prétend audacieusement être étranger au cambriolage et refuse de désigner ses complices.

La douane saisit

En gare de Divonne-les-Bains (Ain), un important stock de billes de roulement, de provenance du Wurtemberg, est saisi par la douane.

Après le bal

Au cours d'une bagarre dans un dancing, 1, quai du Commerce, à Lyon, un danseur, Antoine Fournier, 23 ans, a frappé Mme Lennal. Le mari de celle-ci riposta par une gifle de revolver qui blessa grièvement l'agresseur à la tête.

Deux condamnés à mort graciés

Le président de la république a gracié les deux condamnés à mort des assises de Calvados, qui attendaient depuis trois mois la suprême décision à la prison de Caen.

C'est Brunet, qui assassina pour la voler une débitante de Saint-Omer, la Vve Hélie, et Lapage, l'assassin de Saint-Aubin-sur-Algot, qui tua à coups de revolver les dames Desamaison.

Un guet-apens

Bourges, 12 janvier. — Un marchand de bois de Saint-Florent, M. Michand, payait ses ouvriers dans un café, quand on vint lui dire qu'on le demandait au dehors. Sortant, il fut assailli par plusieurs Polonais qui le frappèrent de plusieurs coups de couteau.

PARIS ET BANLIEUE

— Une voiture hippomobile, conduite par M. Paul Senne, 7, rue de Flandre, et chargée de 1.500 kilos de vieux papiers, a pris feu hier, vers 10 h. 30, devant le n° 31 du boulevard Fenne-Nouvelle.

DEPARTEMENTS

— Las d'attendre la liquidation de sa pension et se trouvant sans ressources, M. Goertz, ancien légionnaire, a tenté de se suicider, sur la place de la Gare, à Metz, en se tranchant une veine du poignet gauche avec un canif. Son état est grave.

— Trois wagons déraillent en gare de Toury (Eure-et-Loir). Service de voie unique. Trois heures de retard.

— M. Buffas, 60 ans, rentrant chez lui, sa journée terminée, à Chevry (Ain), Mort instantanée.

— M. Félix Laignelet, passait en auto à Villetres. Un agent des contributions indirectes d'Aignay-le-Duc, qui était à bicyclette, se jette sous la voiture. Une jambe cassée et de graves blessures.

— Un motocycliste, M. Alfred Duplan, 25 ans, se jette contre un camion, à Hechas (Hautes-Pyrénées). Il meurt peu après.

En gare de Lyon un train contre un butoir

VINGT-SEPT BLESSES

Par suite de causes inconnues, le train 400, venant de Melun, entrant en gare de Lyon n'a pu s'arrêter à temps et a renversé un butoir.

Par suite du choc, les vitres volèrent en éclats et les voyageurs furent précipités pêle-mêle contre les parois des wagons.

Vingt-sept personnes furent légèrement blessées, mais purent regagner leur domicile après avoir été pansées.

La plus puissante locomotive d'Europe

DU 120 A L'HEURE

La plus puissante locomotive d'Europe, d'une série destinée à la remorque des trains rapides les plus lourds, a fait, sur le parcours Epernay-Châlons et retour, à la vitesse moyenne de 120 kilomètres à l'heure, des essais concluants.

Cet engin mesure 4 mètres de hauteur, 25 mètres de longueur et a 22 roues avec le tender et 4 essieux accouplés.

Il entrera prochainement en service sur la ligne Paris-Strasbourg.

Le prix de la vie fin 1924

Le Ministère du Travail publie son bulletin de statistique générale pour le dernier mois. L'indice des prix de gros pour décembre 1924 s'élève à 518 (indice 100 en 1914). Il était de 507 en octobre, et de 514 en novembre.

Il indique que pour Paris, une famille ouvrière de quatre personnes dépensait, comparativement à 1914 (base 100) : alimentation, 339 ; chauffage et éclairage, 368 ; logement, 200 ; habillement, 440 ; divers, 440.

Les résultats des autres régions de la France ne sont pas arrêtés pour fin décembre.

Il semble bien que la statistique du Ministère soit un peu fantaisiste et en dessous de la vérité.

Il saute aux yeux, en effet, dès le premier abord, que l'indice 200 donné pour le logement est notoirement insuffisant.

A qui fera-t-on croire que les loyers parisiens aient seulement doublé depuis 1914 ? C'est, pour le moins, triplié, qu'il faudrait dire.

Si donc les autres chiffres sont établis avec la même précision, on voit quelle confiance peut être accordée à ces statistiques.

Mais il est bien évident que si les chiffres étaient donnés exactement, la non-augmentation proportionnelle des salaires apparaîtrait avec trop de clarté.

Dévoué jusqu'à la mort

Un infirmier de cinquante-huit ans, M. Chevalier-Curt, de l'hôpital suburbain de Montpelier, soignait un malheureux atteint de cette atroce maladie appelée « fièvre céphalo-spinale », qui pardonne rarement à ceux qui en sont atteints.

Remplissant son devoir jusqu'au bout, il ne négligeait rien pour venir au secours du malade coné à ses soins.

Aussi ne tarda-t-il pas à être contaminé et il vint de succomber lui-même.

Ces dévouements des fils du peuple qui ne ménagent ni leur temps, ni leurs efforts, ni leur vie, pour leurs frères humains méritent d'être signalés.

L'auto meurtrière

M. Lederlin, sénateur des Vosges, rentrant de Rambouillet à Paris, en automobile, en compagnie de deux autres personnes, lorsque, près de la porte de Trappes, son chauffeur, voulant éviter une voiture fourragère, entra en collision avec un camion automobile qui arrivait en sens inverse.

Par suite du choc, M. Lederlin et les deux voyageurs qui l'accompagnaient furent blessés et durent être reconduits à Paris.

M. Lederlin n'est atteint que de blessures superficielles à la tête, il a dû toutefois s'absenter.

L'AVENIR

par Y. Dobkovsky (Michel)

(Dédié aux victimes des barricades de Lodz)

— Tu vis dans les ténèbres de la malheureuse Russie.

— Et comment es-tu venue jusque-là, vers moi, pauvre prolétaire, esclave de la société actuelle ? N'avez-vous pas été de tous les temps les gardiennes du bonheur, de l'amour, de la musique et autres joies ? Dans l'ordre de choses actuel, tout cela appartient exclusivement aux riches, heureux et repus. Eux seuls peuvent jouir de toutes ces merveilles, même ils en usent pour mieux nous assujettir. A nous, les affamés de cette terre, il ne nous reste que l'Avenir. Et encore, regarde, comme nos sacrifices sont grands ! Que de sang nous perdons pour hâter l'avènement de cet heureux lendemain !

— Je t'en prie, mon enfant, ne me confonds pas avec ces dissipés de l'Olympe ! Entre elles et moi, il y a toujours eu de l'animosité, nous sommes constamment en guerre. Je suis, moi, la déesse des malheureux, des miséreux et des errants à travers la terre, je n'apporte la consolation qu'aux déshérités de la société, à eux seuls je promets la vie, la foi et le bonheur en un monde merx veilleux.

— Je connais, par la lecture de la Mythologie, les constantes disputes entre divinités ; les noms de tous les dieux et muses

me sont familiers et n'ignore point les rôles qu'ils jouèrent dans l'antiquité. Je connais trop les âpres discussions entre les maîtres d'aujourd'hui pour n'avoir pas saisi les divergences qui séparaient autrefois les dieux. Mais toutes ces luttes ne sont provoquées qu'en vue de prédominer. Je n'ai jamais entendu parler d'autres combats dans le clan des divinités.

— De qui donc, mon enfant, aurais-tu entendu mon nom ? Mes sœurs débauchées et perverses ni mon père, le passionné roi des rois Zeus n'en soufflent pas mot, non plus que leurs valets les scribes, moralistes et législateurs ! Mon nom seul leur leur effroie, car mon règne c'est leur mort, leur disparition !

— Comme déesse, je suis vieille de milliers d'années, je régnais déjà lorsque la terre était encore couverte de races noires... Au temps que pas un rayon de soleil ne venait dissiper les opaques ténèbres qui enveloppaient le monde. Dans l'air retentissait le hurlement des loups et le sifflement des vipères, ou le rire dévergondé de mes sœurs impudentes, l'éclat des baisers des héros nocturnes. Et c'est pourquoi je dus longtemps croupir dans les hauteurs en compagnie de la bande débauchée, oui, à cause des ténèbres.

Sur la terre, au milieu des hommes, Zeus ne permit de passer que mon ombre, le reflet de moi-même. C'est pourquoi je vous apparaissais de tous les temps fantastique, caricaturale. On me confondait avec paradis, enfer, ciel, vie heureuse dans un autre temps, alors que tout mon être appelle à la vie sur la terre où doivent se confondre toutes les joies humaines. De temps en temps, lorsque mon père était réjoui par les vins, et que les joies grossières de la chair lui répugnaient, il permettait à l'un des frères de flirter avec moi... Encore tentait-il à me changer de nom, c'est pourquoi il m'a appelé du nom d'Utopie, pour que tous susse qu'il plaisait.

Pendant longtemps, la terre ne me connaissait pas, et c'est pourquoi l'on se faisait de moi une si fausse idée. Mais voilà que naquit parmi vous une armée de géants, que vous désignez en Europe sous le nom d'idéalistes, eux, les pieds bien sur le sol, atteignant de leur tête les nues...

— Une lutte sanglante s'engagea entre eux et Zeus, le Tartare en fut envahi où on les martyrisait. Mais rien ne les effrayait, ils ne reculaient devant rien pour rendre les humains heureux et libres. De cette famille naquit le géant fameux, cet enfant de l'homme connu sous le nom de Prométhée. La nature l'a doté des plus belles vertus, il a le cœur tempétueux du révolutionnaire, sensible aux souffrances des humains, il se promit d'arracher les malheureux à la tyrannie et aux ténèbres. Alors il s'éleva dans les hauteurs et enleva de haute lutte aux corrompus, à ces fils d'Elohim, comme ils s'appellent, le feu sacré, et c'est à la clarté de ce feu qu'il souleva les masques des faux saints, de prétendue bonté, générosité, justice, humanité, etc., et les laissa là dans toute la hideur de leur véritable figure... A présent, les rayons de son éblouissant lu-

mière brillent partout, éclairant les plus sombres ruelles, illuminant les taudis et baignant de clarté les galeries souterraines.

Depuis ce jour mémorable, ce n'est plus mon ombre pâle qui apparaît parmi les humains, mais bien ma personnalité réelle dans tout son éclat. Je ne suis plus une caricature, un mythe, une utopie, mais tous me voient et m'entendent, mon nom résonne partout. Des millions d'êtres client mon nom qui enflemaient d'algues les cœurs. Dans les misérables taudis les yeux brillent d'espoir lorsque mon nom est évoqué.

Qu'as-tu à t'étonner ? Attends, je me redresse, me voici dépouillée de la veste de Schmé...

— Ah ! Déesse Avenir ! Oh ! toute-puissante, pure, gloire à toi, sois louée !

— Mais lève-toi ! Je ne demande point que l'on m'implore à genoux et qu'on me chante des hymnes !

Je ne demande à mes prêtres que trois choses : lutte, lutte, lutte ! Combatte le ciel, combatte sur terre, à la ville, à la campagne ! Une lutte de vie et de mort ! Voilà ce qui est gravé sur mon cœur, ce qui est écrit sur mon bras droit et, vois, les mêmes paroles sont gravées sur mon glaive. Sur ce glaive sans lequel je n'aurais pu faire un pas, puisque lui seul, par son tranchant, tuera la fourberie, la rapacité, l'or et la tyrannie ; c'est lui qui sauvera le monde de la corruption et rendra heureux les hommes.

— Oh ! gardienne et consolatrice de tous les spolies, de tous les malheureux ! Nous, révolutionnaires russes, il y a longtemps que nous avons compris que la parole seule était trop faible pour vaincre les tyrans au cœur dur ! C'est pourquoi on respire l'odeur de la poudre dans tous les coins de

ma patrie, pourquoi aussi ce cliquetis des armes ; le peuple s'apprête à la lutte épée à la main !

— C'est pourquoi aussi vous êtes mes préférés. Je ne plane de si près dans aucun autre pays. Je ne m'approche d'aucun autre peuple comme du vôtre. Et il n'y a pas par le monde une population qui ait tant de chances que vous de hâter mon avènement, mon royaume sur la terre, seulement...

— Seulement ? Peut-être que, voyant l'pais nuage qui enveloppe encore notre pays, constatant combien mes malheureux frères se réjouissent aux fêtes de leurs ennemis, aurais-tu, toi aussi, quelque doute, serais-tu obsédée par les questions : pour quoi faire ? pour qui ?

— Oh ! que non pas, mon enfant ! Je suis une déesse, et mon regard va plus loin que l'

L'Action et la Pensée des Travailleurs

L'autonomie renovera le syndicalisme

Qu'on veuille bien relire attentivement « l'Histoire des Bourses du Travail », par F. Pelloutier. C'est tout un programme de relèvement et d'émancipation des travailleurs qui y est exposé dans ses détails pratiques.

Les tâches du syndicalisme y embrassent toute la question sociale : non seulement la défense actuelle des conditions d'existence des travailleurs par les revendications, les grèves, l'organisation de la solidarité, le vaticum, le placement, etc., non seulement la conquête progressive et successive d'améliorations du sort des malheureux, mais aussi l'éducation technique, intellectuelle et morale du prolétariat, préparation efficace et pratique à la transformation sociale, préparation à l'organisation économique de la société par les groupements de producteurs, ou syndicats.

Pelloutier était l'initiateur, le guide et le reflet du vaste mouvement qui poussait à son époque le prolétariat organisé à marcher de l'avant.

La base de cette organisation était le syndicat, son noyau de résistance était la Bourse du Travail ou Union locale, organisme qui a permis au syndicalisme français de se débarrasser du corporatisme étroit, mesquin et impuissant organisme qui permettait de placer tous les espoirs d'une révolution sociale en une organisation pratique et compétente.

A côté des luttes héroïques contre le patronat, on vit pousser des bibliothèques, cours techniques, universités populaires, conférences, édition de brochures éducatives et de combat, etc., etc. En outre, le Comité de grève générale et les sous-comités existant dans chaque Union locale étudiaient fiévreusement le problème de la transformation sociale au moyen des syndicats.

Si l'élément politique bouillait, les anarchistes-syndicalistes apportaient à cette œuvre toute leur énergie, conséquence de leur idéal. On peut dire qu'ils donnèrent au syndicalisme français sa figure de seul parti vraiment révolutionnaire, « le parti du travail » d'Emile Pouget.

Ceux qui aujourd'hui brandissent la Charte d'Amiens contre les libertaires oublient qu'elle fut leur œuvre.

Hélas ! Quelques années après, ce mouvement d'émancipation se ralentit. Le centralisme, avec sa conséquence fatale, le fonctionnarisme, tuèrent peu à peu cette poussée merveilleuse. Les fédérations, et ensuite les U. D., créées par le congrès de Havre, d'abord simples organes de liaison et de propagande, tentèrent de devenir les centres directs.

Les cotisations demandées aux syndicats par centres gressaient d'année en année. Il fallait de l'argent, beaucoup d'argent, pour entretenir le nombre croissant des fonctionnaires. Naturellement, c'est au détriment de l'action et de l'initiative locales que ce centralisme s'amplifia.

Les syndicats et les unions locales aujourd'hui disposent de si faibles moyens matériels qu'ils ne peuvent plus guère rien entreprendre de sérieux.

Et, qu'on le veuille ou non, ce n'est jamais l'action des centres qui remplacera l'initiative locale. Elle est trop coûteuse et trop difficile à mettre en branle.

On a tué l'énergie locale, mais on ne l'a pas remplacée, ou tout au moins ce qui en tient lieu a un rendement beaucoup moins effectif.

Le syndiqué n'est plus guère qu'une machine à voter. Les destinées du syndicalisme ne reposent plus sur les chaudes et utiles discussions d'assemblées générales, passionnantes tous les syndiqués, mais sur des combinaisons de congrès départementaux, fédéraux ou confédéraux.

Le syndiqué est aussi loin de sa C. G. T. que l'électeur du Parlement. Les mêmes méthodes ont amené les mêmes résultats. Il faudra bientôt aux militants des C.G.T. un code spécial pour leur permettre de se retrouver dans les dédales de leur organisation.

Sur 1.000 syndiqués, il y en a 990 qui ignorent ou passent leurs cotisations, quels sont les engrenages de leur organisation et d'où partent les mots d'ordre qu'on lance de là-haut.

Et pourtant, que de choses ne pourrait-on faire si l'organisme local disposait de presque toutes les cotisations, se contentant de fournir aux besoins d'un organisme central de liaison et d'études.

Quelle puissance morale ne surgirait pas si les syndiqués reprenaient l'habitude des initiatives locales, si au lieu de batailler pour s'emparer par surprise des bureaux des organismes, (besogne malsaine et mauvaise), si les tendances cherchaient seulement à réaliser mieux que les autres ! L'émulation est source de progrès et de perfectionnements. Le centralisme n'aboutit qu'à la dégénérescence et à l'impuissance. L'autonomie que nous préconisons n'est pas seulement une position provisoire de lutte, mais surtout une tentative de rénovation morale du syndicalisme.

C'est du peuple travailleur lui-même, du sein même du prolétariat organisé, que doivent partir les directives, les initiatives, les actions. Et ce n'est que par un retour à l'autonomie que les organisations ouvrières reprendront de l'essor et de la vigueur.

G. BASTIEN.

Une nouvelle manifestation des jeunes P. T. T.

Au Central télégraphique de la rue de Grenelle, les jeunes ont de nouveau manifesté, hier, à midi, pour les « 500 francs ». L'agitation a duré près de 20 minutes, de 11 h. 30 à 11 h. 50.

La brigade montante resta dans la cour du Central et fut rejointe par la brigade descendante.

Les cris de : « 500 francs ! 500 francs ! » montrèrent aux autorités stupéfaites que les jeunes sont décidés à lutter pour obtenir satisfaction, comme leurs aînés.

Malgré les interventions des contrôleurs de service et du chef du Central, en personne, l'effervescence continua et ne prit

fin que sur l'ordre des militants de la Jeunesse des P. T. T.

Quoique cette manifestation émanât directement de l'ensemble des jeunes du Central, le chef voulut, en frappant un militant, essayer d'arrêter le mouvement.

Sous un prétexte quelconque, il choisit notre camarade Mousseau, militant syndicaliste, et le suspendit de ses fonctions.

L'Administration serait sage en rapportant cette mesure prise par le chef du P. C. dans un moment d'affolement, et aussi de donner les « 500 francs » aux jeunes fonctionnaires.

Les orthos du Chauffage central à l'œuvre

Le grand journal des masses (dit l'Humanité) avait, à grand renfort de tam-tam, pour le samedi 10 janvier, convoqué les monteuses en chauffage, plafonneurs et calorifugeurs à former un syndicat dissident. C'est avec anxiété que nous nous sommes rendus à cet appel, avec l'espoir de voir dorénavant la journée de huit heures respectée et faire augmenter les salaires.

Hélas ! naïfs que nous sommes, il fallait déchanter. Nos pourfendeurs de syndicalistes, retenus ailleurs à discuter les vingt et une conditions ou à tirer des plans sur le chauffage central à vapeur tendue pour le tombeau de Lénine, se sont abstenus de nous apporter la lumière moscovite et nous déçassent de cet esprit petit bourgeois que nous apprécions tant.

La grande salle de la Grange-aux-Belles leur avait été réservée à cet effet, mais les monteuses en chauffage, qui n'ont pas de temps à perdre à écouter ces salades russes, signifiaient par leur absence que ces grands révolutionnaires pouvaient rester à réchauffer les pieds de leur saint père Lénine. Seuls, trois pauvres orthos étaient venus chercher dans ce nouveau syndicat la route directe de la révolution des Krassine et autres Krassings en smoking.

Espérons que bientôt ils s'excuseront auprès des bons militants qui avaient sincèrement cru en leur valeur syndicale. Nous souhaitons les rencontrer dans les réunions syndicales, afin de démasquer leurs manœuvres scissionnistes et leur tremper le museau dans leur auge politique.

Pour le Conseil syndical des monteuses en chauffage, plafonneurs-calorifugeurs, fumistes.

Le secrétaire : L. Bredel.

LE SYNDICAT DU CHAUFFAGE ADHÈRE AU S. U. B.

Dans l'autonomie depuis longtemps, adversaire de la politique dans son sein, notre syndicat avait réussi à échapper à la subordination des politiques. Cette position toute provisoire qui nous écartait des luttes fratricides ne pouvait nous laisser indifférent aux calamités déversées sur les militants du Bâtiment par les destructeurs du syndicalisme qui avaient reçu des ordres de Moscou pour abattre la dernière forteresse syndicale de France. Notre désir d'unité nous faisait un devoir de nous unir avec ses défenseurs, grossir les rangs des véritables syndicalistes en lutte contre le patronat rapace exploitateur du travail, pour le respect de la journée de huit heures, l'augmentation des salaires, pour réaliser enfin cette belle devise par le fédéralisme : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

Conformément aux décisions prises en assemblée générale du 21 décembre 1924, le Syndicat des monteuses en chauffage, fumistes, plafonneurs-calorifugeurs s'est adhérent au S. U. B. à partir du 10 janvier 1925.

Toutes les convocations et communiqués concernant le chauffage seront insérés avec ceux du S. U. B.

Le secrétaire : L. BREDEL.

Rectification

Dans l'avis que nous avons passé hier, signé « La Fédération des J. S. de la Seine », une ligne a malencontreusement sauté, et c'est :

« La Fédération des J. S. de la Seine », « L'Union des J. S. de France », qu'il faut lire.

Dans le S. U. B.

Aux Menuisiers. — L'année qui commence prévoit de forts travaux ; allez-vous comme les années précédentes ne pas profiter de la situation privilégiée dans laquelle vous allez vous trouver ? Ne vous rendez-vous pas compte du gros travail de propagande et d'action que vous avez à accomplir ; si vous voulez vous aussi faire respecter les huit heures, les us et coutumes, conquérir un salaire en rapport avec le coût de la vie, faire que le patronat sente que devant lui, il a un syndicat fort et puissant avec lequel il devra compter ; si vous êtes bien décidés à mener cette action syndicale, vous serez tous à l'Assemblée générale de la Section technique qui aura lieu ce soir 13 janvier, à 18 heures, salle Henri Perrault, à la Bourse du travail, où ensemble nous envisagerons les moyens les meilleurs pour organiser et intensifier notre propagande. Tous à la réunion.

Le Conseil.

N. B. — A cette réunion, les cartes de 1925 seront à la disposition des adhérents.

Charpentiers en bois. — Les charpentiers en bois, réunis le 11 janvier, Bourse du Travail, décident de faire une réunion corporative pour février et s'engagent à faire la propagande nécessaire pour la réussite de cette réunion.

Envioient leur salut fraternel et syndicaliste à tous les emprisonnés, et en particulier aux camarades Sacco et Vanzetti, victimes du capitalisme américain.

Se séparant au cri de : « Vive le syndicalisme révolutionnaire ! »

Le Conseil.

N. B. — Les conférences seront reprises dans un mois.

A TOUS LES JEUNES FONCTIONNAIRES

Alerte !

nous ne touchons pas les 500 francs

Le gouvernement et les chambres n'accordent pas l'allocation de 500 francs aux jeunes fonctionnaires des administrations de l'Etat !

Telle est la stupéfiante nouvelle que nous apprenons !

Voici d'ailleurs un extrait du cahier des crédits supplémentaires pour 1924, voté par les Chambres.

« L'allocation exceptionnelle d'attente sera accordée aux fonctionnaires, agents et sous-agents de l'Etat, titulaires, permanents et temporaires, ainsi qu'aux militaires de carrière et aux ouvriers non rémunérés suivant les salaires régionaux, et qui, par suite, n'ont pas profité de majorations récentes. »

« Le bénéfice de l'allocation sera exclusivement réservé aux personnels en fonction le jour de la promulgation de la loi. »

« Des taux réduits seraient appliqués à ceux des intéressés qui ne consacrent pas toute leur activité au service de l'Etat, ou dont la rémunération pour telle cause spéciale à leur catégorie est inférieure au traitement de base des fonctionnaires. Il en serait de même, conformément aux précédents de 1919, pour les agents mineurs et pour ceux entrés au service de l'Etat à une date postérieure au 1^{er} juillet 1924. »

Le dernier paragraphe est assez explicite pour qu'aucun doute ne soit permis.

Ainsi les politiques de gauche, excluent du bénéfice de l'allocation, toute une foule de jeunes fonctionnaires ; alors que sous le « Bloc National » en 1919, ces derniers ont touché intégralement les avances de 500 et 200 francs, sans distinction d'âge ni de catégorie, allouées en attendant la révision des traitements.

Le gouvernement et les Chambres considèrent sans doute que les jeunes travailleurs de l'Etat n'ont pas le droit de manger, et de subvenir à leurs besoins immédiats, tout comme leurs aînés !

Un tel cynisme est révoltant et bien digne de politiques !

Reste à savoir si les intéressés acceptent cela sans protester. Nous en doutons, quelque peu.

Déjà le mécontentement règne parmi eux.

Dans les P.T.T., au Central Télégraphique de la rue de Grenelle, les « jeunes facteurs bouillants » ont manifesté dans la journée de samedi.

Il ne faut pas moins de l'intervention des militants de la Fédération des Jeunes des P.T.T., pour qu'ils se décident à reprendre leur service, en attendant les décisions syndicales.

Cette agitation tend à grandir, et risque de gagner tous les services.

Mais cela n'est pas suffisant. Il faut que les jeunes de toutes les administrations de l'Etat et des services publics coordonnent leurs efforts pour obtenir satisfaction.

La Fédération des Jeunes des P.T.T., d'accord avec la Fédération Postale Unitaire, a pris position sur ce point, et a décidé de mener une campagne vigoureuse au sein de l'Administration.

Une délégation aura lieu auprès du ministre des finances, afin de lui soumettre les desiderata des jeunes fonctionnaires.

Il faut que la même initiative soit prise par toutes les organisations syndicales de fonctionnaires, instituteurs, indirectes, P. T. T., etc.

Il faut aussi que ces dernières prennent part à la campagne et fassent eux aussi l'action nécessaire auprès des pouvoirs publics.

Le temps presse, il faut agir de suite. Si nous savons mener la lutte vigoureuse, si nous savons aussi nous unir étroitement dans cette action énergique, nous obtiendrons satisfaction.

Pour les cinq cents francs sans distinction de catégorie ni d'âge !

Pour la révision des salaires !

Tous debout ! Courage et nous vaincrons !

R. M.

de la Fédération des Jeunes Syndicalistes des P.T.T.

Au Havre

Vendredi soir avait lieu, au Cercle Franklin, une conférence contre toutes les guerres et tous les militarismes. Peu d'auditeurs se pressaient devant la tribune où débuta Louise Mallot du textile, en faisant un appel enthousiaste aux femmes présentes dans le but d'écartier de l'éducation des enfants tout ce qui pouvait faire naître en eux les instincts de violence.

Les masses « encellulées » n'avaient pas cru devoir répondre à l'invitation des Jeunes syndicalistes ; la réunion, d'un caractère essentiellement éducatif, ne présentait pas suffisamment d'intérêt aux yeux de ces réformateurs. L'orthodoxe Gauthier, infatigable contradictoire, y assistait avec quelques fidèles.

Dans un exposé très substantiel, le jeune camarade Alliet, du Bâtiment, fit le procès des armées permanentes et volontaires, Analysant le caractère de l'armée en général, il montra que cette institution annihile chez l'homme toute faculté de penser, en fait un automate marchant par ordre, agissant sans conscience et dénué de tout esprit révolutionnaire. Madeleine Vernet, qui lui succéda, développa la nécessité de l'éducation individuelle, principalement dans un but pacifiste. La remarquable éducatrice de l'enfance sut nous apporter les moyens propres à faire de l'enfant un homme libre, dénué de tous préjugés et de tous dogmes.

Après elle, Gauthier, qui pourrait, avec profit, méditer l'histoire de Gamelin dans « Les Dieux ont soif », assumait la lourde charge de contredire les orateurs, en essayant de montrer la nécessité de l'armée rouge. Alliet lui opposa la thèse du fédéralisme, et Madeleine Vernet répliqua aussi, en démontrant que l'armée, quelle qu'elle soit, ne pouvait être que le soutien d'un parti au pouvoir. c'est-à-dire

du parti de la violence, ennemi de la liberté.

Puisqu'il a été question de l'ouvrage de France, mettons devant les yeux de Gauthier ce passage, au début du chapitre 5, où Gamelin s'écrit : « Teneur saluaire, ô sainte terreur ! L'année passée, à pareille époque, nous avions pour défenseurs d'héroïques vaincus en guenilles ; le sol de la patrie était envahi. Maintenant, nos armées bien équipées, commandées par d'habiles généraux (de l'armée du tsar, pourrions-nous ajouter), prennent l'offensive, prêtes à porter la liberté dans le monde. La paix règne sur tout le territoire de la République... Terreur saluaire, ô sainte terreur ! aimable guillotine ! L'année passée, la République était déchirée par les factions ; l'hydre du fédéralisme menaçait de la dévorer. Maintenant, l'unité jacobine (bolchevique) étend sur l'empire sa force et sa sagesse... » On croirait entendre un commissaire du peuple russe. Et dire que ces pantins, depuis Cachin jusqu'au dernier atome de chaque « cellule » ont glorifié Anatole France !

HELENE, petit-bourgeois.

Communiqués syndicaux

Syndicat Autonome des Ouvriers en Chaussures. — Réunion du Conseil ce soir, 20 h. 30, 4, rue de Ménilmontant.

Emballers. — Ce soir, à 20 h. 30, réunion de Conseil.

Terrassiers. — Les Terrassiers sont prévenus que le livre d'inscription pour les nouvelles élections est ouvert jusqu'au samedi 31 janvier, à 18 heures.

DANS LE S. U. B.

COMMISSION DU JOURNAL. — Réunion de la Commission ce soir mardi, à 18 heures, au siège, Bourse du Travail, bureau 10. Les camarades Coquin, Pinçon, Rémy, Mauras et Charbonneau, de la Commission, sont invités à être exacts.

Les camarades qui ont de la copie sont priés de la faire parvenir ce soir au plus tard.

CIMENTIERS-MAÇONS D'ART. — Conseil syndical ce soir, 18 heures, Bourse du Travail, 4^e étage, bureau 13. Les camarades délégués doivent tous être présents à ce conseil.

N. B. — En vue de l'Assemblée générale de dimanche, les camarades délégués de chanter et les militants doivent passer à la Bourse prendre les tracts.

PEINTRES. — Conseil syndical ce soir, à 18 heures, bureau 14, Bourse du Travail, 4^e étage.

SERRURIERS. — Conseil syndical ce soir, à 18 heures, Bourse du Travail, 4^e étage, bureau 14.

CHARPENTIERS EN FER. — Ce soir, à 18 heures, réunion du Conseil de section et de tous les délégués de chantier, Bourse du Travail. Présence indispensable de tous.

PLOMBIERS-COUVREURS ET POSEURS. — Conseil syndical ce soir, à 18 heures, Bourse du Travail.

Cours professionnels

MENUISERIE. — A 20 h. 30, Maison des Syndicats, salle Fernand Pelloutier, 8, avenue Mathurin-Moreau.

FEDERATION ANARCHISTE PARISIENNE

Comité d'Initiative

Ce soir, réunion des délégués des groupes parisiens à 20 h. 30, au local du Libertaire, 9, rue Louis-Blanc.

Présence nécessaire de tous.

AUX GROUPES

Une tournée de conférences sera faite sous peu, toutes les localités de la banlieue seront visitées, nous invitons les camarades des groupes à se munir de tout le nécessaire.

Les copains de Boulogne et de Stèvres-Chaville sont avisés de reporter la conférence du 18 janvier au 25 ; le concours de Bastien est assuré.

P. SARNIN.

Communications diverses

Groupe de Libre-Pensée et d'Etudes Sociales de Bezons. — Conférence publique et contradictoire par A. Mesclon : « Comment j'ai subi quinze ans de bagne : Crime et Société », le jeudi 16 janvier, à 20 h. 30, salle de l'ancienne Mairie, place de la République, à Bezons.

Cercle Anarchiste. — Nous faisons appel à toutes les individualités qui aiment la discussion pour assister à nos causeries-conférences qui ont lieu tous les mardis, à 20 h. 30, boulevard Barbès, 77.

Aujourd'hui mardi : « La Femme et les préjugés », par la doctoresse Pelletier. Le 20 janvier : « Déterminisme et Libre-Arbitre », par Sabatier.

La Réconciliation. 70, avenue Victoria, Paris. Ce soir mardi, à 20 h. 30, réunion plénière du Groupe de Paris de la « Réconciliation », chez Mme Knappenburg, 8, rue Cassini.

La Phalange Artistique jouera, le samedi 21 janvier, à 20 h. 30, au théâtre Maubel, rue de l'Orient, 6 (métro Blanche), « Le Héros et le Soldat », comédie de B. Shaw, satire antimilitariste en trois actes. Entrée, 3 francs. Retenir les places en écrivant à Palin, à Bagnolet, 61, rue des Lilas.

Fédération Espérantiste Ouvrière. — Un cours d'espéranto par correspondance fonctionnera toute l'année. Pour renseignements, s'adresser à Clodeau, 177, rue de Bagnolet, Paris (20^e). Joindre un timbre pour réponse. Envoi du Cours élémentaire contre 0 fr. 30.

Les Tuberculeux ouverts de guerre sont informés que la Fédération Nationale des Blessés du Poulmon, qui groupe depuis 1921 les tuberculeux chirurgicaux et les tuberculeux pulmonaires et gazés de la guerre, est sur le point de faire aboutir leurs légitimes revendications.

Pour tous renseignements, s'adresser au secrétaire général, 5, rue Nouvelle, Paris (9^e).

Comité de Défense Sociale. — Ce soir mardi, à 20 h. 30, rue Charlot, 60, aura lieu une réunion extraordinaire du Comité.

Devant les sujets inscrits à l'ordre du jour, tous les membres doivent être présents à cette soirée.

Les camarades qui, mardi dernier, ont été chargés de missions, devront en rendre compte au Comité.

La réunion commencera à l'heure très exactement.

Tournée de Propagande Ch. d'Avray (Conférence par la Chanson). — Les camarades de Dainin, Artas, Douai, Dierpe, Boulogne, Toul-

cois, Calais, Rouen et Sotteville-les-Rouen sont priés de faire au plus vite pour cette tournée du Nord. Ecrire tout de suite à Ch. d'Avray, poste restante à Lyon (Rhône).

Œuvre d'Etudes Mutuelles de la Ville de Puteaux « Fructidor » (secrétariat, 9, rue Collin, à Puteaux). — Demain mercredi, à 20 h. 30 précises, au Casino de Puteaux, conférence-concert sur le célèbre drame d'amour « Roméo et Juliette », mis en musique par Ch. Gounod.

Conférence par M. Albert Dayrolles, critique musical des « Annales ».

Les morceaux de chant seront interprétés par la cantatrice Jane Barbé, premier prix de chant du Conservatoire.

Droit d'entrée : 1 franc.

En raison des frais élevés de cette soirée, les adhérents paieront plein tarif.

Groupe Anarchiste du 14^e. — Au cours de la réunion du 7 janvier, les camarades du Groupe ont informé les déclarations parues dans le « Libertaire » du 3 janvier qui sont erronées et non valables et ont maintenu le camarade G. V. comme secrétaire.

Le Groupe se réunit tous les mardis, à 20 h. 30, rue du Château, 111.

Demain mercredi, conférence par Bataud sur « La Vie normale ».

Appel est fait aux copains et sympathisants pour qu'ils viennent nombreux à nos réunions.

Fédération des Locataires de la Seine. — Locataires du 20^e. — Renseignements juridiques de 20 heures à 22 heures, 50, rue de Ménilmontant.

La Vie de l'Union Anarchiste

FEDERATION ANARCHISTE PARISIENNE

Réunion du Comité d'Initiative

Comité d'initiative aujourd'hui mardi, à 21 heures, local habituel.

Paris et banlieue

Le Brasseur, 9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e). — Chèque postal : 708-78 Paris

Groupes des 9^e, 10^e et 18^e. — Jeudi, conférence par le camarade Dimanche, sur « le Communisme et ses préjugés », salle Herménier, 77, boulevard Barbès.

Groupe du 12^e. — Mardi 27 courant, boulevard de Reuilly, 35, causerie par le camarade Armand. Sujet traité : « la Vérité sur notre anarchisme en matière sexuelle ».

Jeudi 12 février, contreverse entre le camarade Guy Saint-Pol et le camarade Second. Il est rappelé aux copains que le Groupe se réunit tous les mardis sur ou sans convocation. Les camarades n'auront pas à se déranger pour des convocations paraissant un autre jour, sont celles annoncées le lundi pour le courant de la semaine et mentionnées « urgent ».

Groupe du 20^e. — Réunion du Groupe jeudi 15 courant, à 20 h. 30, rue de Ménilmontant, 4. Controverse entre Benoit-Perrier et Denos. Sujet traité : « Les Anarchistes dans la société ». Derniers préparatifs du meeting.

Vu l'importance de la réunion, les copains sont priés de venir à l'heure.

Le Groupe Pietro-Gori peut-il fournir un orateur qui causera en italien en réunion publique et contradictoire (« Ce que sont et veulent les anarchistes »), pour le dimanche 25 janvier, à 9 heures du matin, à Pèrrey-Vaucluse ? Réponse par le journal de tout de suite. Mettre l'adresse du copain, afin de se mettre en relations.

Groupe d'Etudes Sociales de Pantin-Amberliers. — Réunion du Groupe demain mercredi, à 20 h. 30, au local habituel. Tout le monde est présent.

Groupe Libertaire de Boulogne-Billancourt. — Vendredi 16 janvier, à 20 h. 30, salle de la Mairie, rue de Billancourt, grande conférence par le camarade Guy Saint-Pol, sur « La Félicité de la Religion ».

Nous espérons que les camarades qui ne viennent que de temps à autre seront présents et qu'ils amèneront de nombreux copains. Faites la propagande nécessaire autour de vous, les amis, pour que cette soirée soit réussie.

Groupe de Romainville. — Tous les camarades sont avisés que la prochaine réunion du Groupe aura lieu ce soir mardi, salle de la Coopérative, place Carnot, à Romainville.

La dernière réunion avait été en raison des fêtes de la Noël — remise au lundi suivant. Un petit nombre seulement de copains y assistait, et